

# **la nouvelle ACTION FRANÇAISE**

## **baisse record du dollar**

# **l'europe piégée**

### **EDITORIAL**

**intégrer  
le prolétariat  
à la cité,  
par b. renouvin**

**pages 4, 5 et 6**

Depuis quelques jours, le dollar atteint un nouveau record de baisse sur les marchés des changes. Immense avantage pour les exportations américaines, ce qui explique la déclaration cynique de M. Paul Volcker — sous-secrétaire d'Etat américain au Trésor — qui a encore déclaré vendredi dernier que les Etats-Unis n'envisageaient pas d'intervenir pour pallier cette situation.

On comprend les craintes des partenaires commerciaux des Etats-Unis devant les répercussions économiques que pourrait entraîner cette nouvelle chute du dollar.

Et l'on voit mal la signification des prochaines négociations tarifaires — abusivement appelées Nixon Round : il est en effet aberrant d'annoncer une nouvelle étape dans la libération des échanges internationaux quand on sait que face à une crise monétaire endémique et à une inflation mondiale irrépressible, les Etats sont amenés à prendre des mesures conjoncturelles qui démentent leurs bonnes intentions libre-échangistes.

La nouvelle crise monétaire permettra enfin d'apprécier la solidarité des Neuf qui ont déjà montré leur incapacité à adopter des positions communes.

Il ne faudra pas s'étonner qu'ils agissent en ordre dispersé tellement l'intérêt européen apparaît éloigné des préoccupations quotidiennes des Etats.  
N.A.F.

# à paraître début décembre 1973, un livre de b. renouvin

## " le projet royaliste "

Bertrand Renouvin a bien voulu me donner à lire ce que je ne puis nommer les « bonnes feuilles » (car elles ne sont pas encore imprimées), mais les feuillets dactylographiés de son premier livre, qui paraîtra en début décembre, et il m'a semblé que je devais en parler à nos lecteurs.

Je pouvais le faire au nom de l'amitié seule. Le fils de mon confrère Jacques Renouvin, déporté et mort à Mauthausen, a été — et, dans son livre, il le rappelle — avec Yves Lemaignan, Jean Toubanc et moi-même, l'un des quatre « conjurés » qui ont fondé la N.A.F., une nuit de printemps aigre, en 1971. Cette responsabilité que nous prenions ensemble, cette nuit-là, fatigués et exaspérés, c'est vrai, mais clairvoyants, je le pense, a créé entre nous une solidarité fraternelle qui demeure et qui demeurera, au long des heures, malgré toutes les difficultés que ces deux années et demi ont semées sur notre route, et malgré, même, ces oppositions que la crise de 1968 a rendues, entre les générations, si sensibles et si aiguës.

Ces difficultés rencontrées ensemble, ces oppositions surmontées, me permettent de parler d'une complète amitié d'esprit et de ma grande confiance pour un esprit clair qui sait où il va. Il faut ainsi être reconnaissant à Bertrand Re-

nouvin de retracer nettement dans son livre les conditions de naissance de la N.A.F. et de savoir se moquer, comme il le fait, des bruits stupides qui ont couru sur notre mao-maurrassisme, contribuant d'ailleurs à notre lancement auprès d'un public jobard qui nous a quittés lentement en découvrant que nous étions sérieux.

Un autre public, sérieux et passionné, nous a rejoints et nous suit. Un public communément jeune. Il faut en ce sens être aussi reconnaissant à Bertrand Renouvin de nous avoir décrit l'itinéraire vers Maurras et la Monarchie de l'adolescent qu'il fut et qui, nous dit-il, au printemps 1958, peu captivé par la politique, n'était « *dérangé dans sa paresse tranquille* » que « *par son goût pour l'Histoire et la Littérature* ».

Je ne sais pas ce qui subsiste de la « paresse » de Bertrand Renouvin. Il me semble que nous l'avons souvent « *dérangée* » ces derniers mois. Et les événements aussi ! C'est précisément ce qu'il nous conte en nous montrant comment les tares et les maux de la démocratie, découverts par lui au long des dix années cruciales de 1958 à 1968, l'ont mis au premier rang d'un combat où nous sommes tous et où nous avons été conduits par des voies différentes.

Les vieux monarchistes, les vieux maurrassiens, au nombre desquels certainement on me range,

doivent se faire avec joie à cette idée que tous les chemins peuvent mener à Maurras et ne passent pas nécessairement par les expériences que nous avons vécues. Qui niera même que c'est de plus en plus par les réactions et par la réaction des plus jeunes et non par les nôtres que nous rallierons à notre combat les futurs combattants victorieux ?

Je ne veux nullement par là diviniser la jeunesse en ce qu'elle peut signifier d'irréflexion ou d'inexpérience, ni méconnaître — tout au contraire ! — la vertu de sentiments comme l'admiration pour les maîtres ou le respect pour les supériorités, ce respect qui fut et qui reste le ressort des vraies libertés intérieures, en permettant le maintien des distances et des silences, de la réserve et de la pudeur.

Mais l'une de mes sources d'admiration pour la vieille France et l'ancien Régime fut toujours de constater l'incroyable et presque scandaleuse confiance faite alors à la plus extrême jeunesse, qu'elle fût d'un roi, d'un général ou d'un ministre, d'un magistrat ou d'un écrivain ! A l'inverse aujourd'hui, et sous couleur d'égalité des chances, nous exaltons le conformisme et la lassitude et pratiquons comme vertus essentielles l'arrondissement des angles, l'affadissement des maximes et l'affaïssement des caractères.

Nos amis nous parlent de « *changer la vie* » et de « *projet de civilisation* ». Ne les chicanons pas sur les mots, puisque nous sommes d'accord sur ceci que notre projet signifie la vie même en ce qu'il se nomme nation, et nature (ce participe futur) et naissance.

Ceux qui se laissent emporter quelquefois par les souvenirs plus que par la raison (et la vertu de fidélité, si méconnue et si honorable est certes à mi-chemin entre les souvenirs et la raison) seront peut-être choqués çà ou là par l'itinéraire de Bertrand Renouvin et ce qu'il nous dit de son projet. En des temps confus c'est un fait que les disciples d'un même maître ne se sont pas trouvés toujours du même côté de la barricade. Nous sommes encore en des temps confus, et puis l'art de ranimer ou d'entretenir de vieilles querelles a toujours été un des moteurs de la démocratie. Les querelles même qui quelquefois agitent les gens de la même famille d'esprit ne justifient que davantage l'institution historique pour la renaissance de laquelle Bertrand Renouvin combat comme nous.

Le grand Béarnais que les gens de Pau nommaient « *notre Henri* » et qui devint notre roi en 1610 eut certes à dominer des divisions au moins aussi fortes que les nôtres, mais devenu le roi incontesté, il disait : « *Je suis Français, je suis de vos princes, j'ai intérêt à votre conservation, pour cela je vous en parle... Donnez vos vengeances, vos ambitions, vos querelles au bien de la France, votre mère.* » Cet état d'âme doit dominer nos querelles à nous qui avons aussi « *notre Henri* » et le projet royaliste de Bertrand Renouvin a ceci de beau et de bon que, si j'ose dire, il nous réconcilie en espoir.

En ce sens, il est la première pierre, forte et solide, de notre contre-encyclopédie. Il est le premier vaisseau que nous lançons à la mer. Depuis que la N.A.F. existe et que nous nous penchons sur ses comptes et sur ses bilans, nous avons toujours déploré qu'ils fussent un peu en deçà de nos plans et c'est ce quelque chose en moins qui nous arrête et nous étrangle. Il faut cette fois que le succès dépasse nos espoirs mais non le mérite d'un bon livre !

**G.-P. WAGNER**

Président du Comité Directeur.

Depuis plus de deux ans, la « N.A.F.-Hebdo » commente chaque semaine l'actualité.

Bien souvent, nos lecteurs ignorent le pourquoi de nos positions qui leur apparaissent parfois comme arbitraires. C'est qu'il n'est pas possible de rappeler à chaque instant le « corpus doctrinal » ni l'analyse stratégique qui fondent nos critiques et nos propositions.

Voilà pourquoi Bertrand Renouvin a écrit le « *Projet royaliste* », livre de synthèse exposant les raisons de notre combat.

La lenteur et l'inertie des maisons d'édition nous amènent à mettre le « *Projet royaliste* » en souscription pour une parution début décembre 1973. Le succès de ce livre repose donc sur chacun de nos lecteurs. Sachez que nous avons déjà réuni plus de la moitié des souscriptions nécessaires au financement du projet.

Souscrivez AVANT DE PARTIR EN VACANCES en remplissant le bon ci-dessous et en joignant le règlement (I.P.N. Diffusion - C.C.P. La Source 33.537-41).

D'avance, merci.

### BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je soussigné .....

Adresse .....

..... Code postal .....

désire recevoir ..... exemplaire(s) de l'édition courante au prix de 15 F.

et vous adresse ce jour la somme de ..... francs par chèque bancaire, chèque postal (1).

Fait à ..... le ..... 1973.

Signature :

Bulletin de souscription  
à retourner  
à l'Institut de Politique Nationale  
B.P. 558 - 75026 Paris Cedex 01

(1) La souscription sera close le 30 octobre 1973.

# O.R.T.F. 73 un bilan

**L'O.R.T.F. vient de publier son rapport annuel, sous forme de livre de poche. En vente partout, 4 F.**

C'est un effort méritoire, de la part d'une institution dont le but essentiel est de *faire voir*, que de tenter de *se faire voir*. Ce l'est d'autant plus lorsque son organisation est si complexe que la pire réputation peut lui être faite sans que jamais on ne parvienne à en situer précisément les responsabilités. C'est un fait que, quand on se penche sur les problèmes de l'O.R.T.F., on se demande toujours si cela ne va pas suffire à soulever quelque lièvre.

Aussi, le service des Relations publiques de l'Office n'a pourtant pas crié bon de nous donner les pincettes qu'on aurait tendance à utiliser en pareil cas. Il nous a offert un pavé, non du type de ceux qui, naguère, formaient les chausses du Quartier latin, mais un pavé de 700 pages, emballé dans une couverture aux couleurs chatoyantes, intitulé « O.R.T.F. 73 », édité par les Presses de la Cité, et vendu 4 F dans toutes les librairies.

L'intention en est parfaitement louable. Pour une somme modique, le tout venant est invité à visiter cette grande usine de cristal qui donne l'impression d'être à tout instant sur le point de s'effriter, mais n'en continue pas moins à produire ses prototypes vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Une excellente intention, donc, mais la réalisation a mal suivi. Il faut bien le dire, ce livre de poche est totalement illisible. Papier médiocre, présentation du texte décourageante, table des matières débile, pas d'index... A moins d'être un spécialiste, ou de se donner beaucoup de mal, il est à peu près impossible de s'y retrouver.

Les articles se suivent, dont on ne comprend pas très bien pourquoi certains sont signés et d'autres non. Ils sont d'ailleurs d'un intérêt très variable, soit par le sujet qu'ils traitent, soit par la manière dont ils le traitent — mais, hélas, leur longueur n'est pas toujours proportionnelle à leur intérêt.

Bref, tout se passe comme si l'O.R.T.F. avait voulu donner de lui-même une image un peu trop fidèle : celui d'une fourmilière où on a bien du mal à se retrouver — tellement de mal, que cela donne raison aux technocrates qui veulent en faire une « termitière », merveilleusement réglée et totalement inhumaine.

On ne peut rien dire d'autre sur ce livre. Jetez-y un coup d'œil, si vous en avez le courage. Peut-être y découvrirez-vous, par hasard, quelque lumière sur tel ou tel sujet. Mais n'en attendez pas de mieux comprendre l'O.R.T.F., la désillusion serait certaine.

On donne souvent, aux responsables de l'O.R.T.F., le conseil de regarder ce qui se passe outre-Manche, du côté de la BBC. Je doute que ce soit nécessairement un bon conseil, car tout ne va pas toujours pour le mieux là-bas non plus. Mais en l'occurrence, si « O.R.T.F. 73 » doit avoir un successeur en 1974, il ne serait pas superflu que le service des Relations publiques de l'Office ait pris connaissance du « BBC Handbook » annuel. En 300 pages, qui sont un modèle de clarté et d'intelligence dans la conception, il est dit bien plus que dans les 700 pages obscures et apparemment brouillonnes d'« O.R.T.F. 73 ». La clarté serait-elle devenue une vertu britannique ?

François FERRIER.

# après le festival de pons

Le Festival de musique populaire traditionnelle s'est déroulé cette année en Haut-Rouergue, du 6 au 8 juillet, dans une merveilleuse petite vallée ignorée des circuits touristiques, refuge contre la curiosité des consommateurs et les atteintes de la société industrielle.

Ces journées ont rassemblé des milliers de jeunes communiant dans une même passion de la musique, consacrant le succès d'une renaissance née d'un tout petit groupe d'amis il y a... quatre ou cinq ans à peine.

Et ce succès, qui dépasse un peu les organisateurs, s'explique fort bien.

C'est la revanche de l'homme chanteur et de l'homme danseur face au « laminage » d'une vie urbaine et d'une certaine forme d'éducation qui ne satisfont plus.

De quoi s'agit-il ? Le « folk » n'est pas, comme le pense souvent le grand public, une colonisation de notre espace culturel par les anglosaxons. Bien au contraire, c'est une redécouverte de la richesse de chaque groupe à travers ses chansons et ses danses. Imaginez la gamme la plus étendue, de la gigue irlandaise à la bourrée auvergnate, d'une polka flamande à une danse

de marins bretons, en passant par de vieilles chansons françaises accompagnées de vielle ou d'épinette, et vous comprendrez la séduction d'une formule aussi riche qui répond aux aspirations les plus profondes.

Ici, pas de spectateurs passifs. Chacun est, ou s'efforce d'être, acteur. Rien à voir avec la télévision !

Parce que la danse nous rappelle que nous avons un corps, parce que la poésie des chansons nous rappelle que nous avons un cœur, parce que la recherche des mélodies anciennes nous rappelle que nous avons une histoire, parce que la confrontation des héritages est source de richesse et que le bienfait des échanges et des expériences nous amène à voir la vie de manière plus apaisante, le phénomène ne peut que s'amplifier et connaître un développement accéléré s'il échappe au piège que ne manqueront pas de lui tendre les grands *media*.

Il y a en germe dans ces manifestations une composante d'un nouvel art de vivre.

Un naïfiste ne saurait y être indifférent.

Michel GIRAUD.

## le café théâtre :

## nouveau moyen d'expression

**« Au théâtre, il faut des formes nouvelles. Nouvelles. Et s'il n'y en a pas, alors ils ne font rien. »**

Tchekhov.

Il était une fois un jeune auteur dramatique qui éprouvait de grandes difficultés à se faire entr'ouvrir les portes des théâtres parisiens. Il sut convaincre un cafetier de donner asile à une de ses pièces, aidé par quelques-uns des dix mille comédiens qui battent le pavé de Paris à la recherche d'un engagement. Le « *café-théâtre* » était né, considéré comme un pis-aller par ses premiers adeptes qui auraient préféré s'intégrer au système théâtral.

Cela se passait il y a dix ans. Comme le système n'a guère évolué depuis, le « *café-théâtre* » a survécu et fait maintenant partie de la vie artistique parisienne. Et ceci malgré la difficulté de concilier les impératifs commerciaux des cafetiers et les préoccupations artistiques de ceux qu'ils accueillent.

### PARTICIPER A L'ACTE THEATRAL

La formule existe et persiste avec des fortunes diverses. Qu'apporte-t-elle à l'art théâtral ? N'est-elle qu'un moyen de fortune ? Pour certains, peut-être pour beaucoup, c'est vrai. Ceux qui se contentent de monter des spectacles « en réduction » suivant les mêmes principes que les metteurs en scène des théâtres parisiens. Qui plus est, ils conservent dans ces lieux exigus le fameux « mur imaginaire » entre eux et les spectateurs. D'autres, assez timidement et avec plus ou moins de bonheur, tentent d'intégrer le spectateur en faisant descendre le spectacle dans la salle. Ainsi profitent-ils du lieu qui leur est offert pour acquérir une plus grande souplesse, une plus grande liberté dans leurs moyens d'expression.

On ne verrait pas bien l'intérêt d'un « *café-théâtre* » qui se contenterait de réaliser des spectacles — pâles imitations de ceux présentés

dans les théâtres — avec de pauvres moyens. Le seul intérêt, dans ce cas, consisterait à faire de temps à autre découvrir un auteur ou un comédien qui s'empresseront alors de rejoindre les gens de métier en place. Et la recherche de nouvelles formes, de nouveaux moyens d'expression dont a tant besoin le théâtre, n'en avancera pas pour autant.

Par contre, si on se persuade qu'au « *café-théâtre* » on est ailleurs qu'au théâtre et qu'il faut y détruire systématiquement les notions de décor, de scène et ce fameux « mur » séparant les spectateurs et le spectacle, on peut paradoxalement retrouver le théâtre. Le retrouver débarrassé de ses oripeaux, de son bric à brac pour qu'il apparaisse enfin comme une quête de l'homme avide d'absolu, de poésie, de mystère et de lumière tout à la fois. Bénéficiant d'un certain dénuement, on peut enfin tendre à cette communion des comédiens et des spectateurs à travers l'œuvre théâtrale. D'où une exigence plus grande quant au texte, à sa rigueur et à sa richesse intérieure, aussi quant aux comédiens. Ceux-ci redeviennent les premiers serviteurs de l'acte théâtral, les intercesseurs du spectateur auprès de la magie du théâtre. Et le spectateur gagné, pénétré, ne se contente plus du rôle passif de « voyeur » plus ou moins attentif : **il devient partie prenante du spectacle théâtral.**

Telle est à notre sens la voie toute tracée du « *café-théâtre* », afin qu'il ne soit pas une simple étape anecdotique dans la démarche cahotante du théâtre actuel, et pour qu'il contribue à cette recherche du **vrai théâtre** en dehors de tous les systèmes, de toutes les habitudes et de toutes les scléroses.

Pierre LIMOUSI.

# intégrer le prol

par bertran

Les luttes sociales sont pour Maurras un objet « d'horreur profonde » qui aboutiraient à remettre en question l'existence du lien national. Il faut donc mettre un terme à la lutte des classes, empêcher que le prolétaire ne soit soumis à l'exploitation des politiciens socialistes comme à celle du capitalisme. Car Maurras ne fait pas porter la responsabilité de l'explosion sociale aux ouvriers. C'est la démocratie, c'est le capitalisme qui sont à l'origine du « hideux scandale » du prolétariat. Les ouvriers ne sont que les victimes de la législation et de la politique démocratiques, et s'ils se sont constitués en classe c'est pour lutter contre l'exploitation capitaliste.

Une politique sociale véritable, qui ne peut être la politique socialiste puisqu'elle aboutit à l'exploitation politicienne de la misère, et qui ne peut se réduire au « laisser faire » de la politique bourgeoise, doit donc tendre à faire sortir le prolétariat de sa condition. C'est une question de vie ou de mort pour la Cité : « Le travailleur qui n'a d'autre bien matériel assuré que son corps, avec les enfants qu'il engendre (proles), le prolétaire doit sortir de cet état sauvage déshérité et nomade, pour obtenir les garanties qui l'installeront enfin dans la société. Si le prolétaire ne reçoit pas son dû, s'il ne devient propriétaire, l'existence de cette Barbarie nombreuse et "consciente", campée au milieu des édifices de l'ordre, y suffira nécessairement à menacer de ruine toute propriété et, en même temps, toute société et toute nationalité » (1).

## LUTTES DE CLASSES ?

Mais la lutte de classes n'est-elle pas une fatalité, les travailleurs ont-ils à se soucier des patries ? Une fois de plus, Maurras s'oppose directement à Marx. Pour le maître de l'Action française, la lutte des classes, loin d'être le moteur de l'histoire, n'en est qu'un moment, mieux « une idée sans avenir » puisqu'elle ne procède pas de la force des choses, puisqu'elle est le résultat d'institutions politiques que l'on peut détruire. Maurras n'en nie pas pour autant l'existence de classes. Au contraire, depuis la Révolution, celles-ci se sont renforcées, l'une pour opprimer, l'autre pour répondre à l'oppression. Plutôt que de réduire l'importance de ce fait, « il faut le dire et le crier » car cette réalité montre une fois de plus que l'uniformité et l'égalité préconisées par la démocratie libérale ne seront jamais que des rêves.

Mais si les classes existent, elles n'en sont

pas pour autant vouées à se combattre. C'est qu'en effet, contrairement à ce que prétendent les marxistes, les classes n'ont pour Maurras qu'un rôle subordonné à jouer dans la société. Il y a quelque chose de plus fort que la classe, c'est la solidarité des membres d'un même métier, à quelque classe qu'ils appartiennent. Cette solidarité déroule de la communauté d'intérêts qui existe entre les membres d'une même profession. « L'ouvrier du fer, écrit Maurras, croit avoir un intérêt absolu à imposer le plus haut salaire possible et le patron du fer à le refouler aussi bas que possible, mais tous les deux ont le même intérêt et plus fort, bien plus fort, à ce que leur partie commune, le travail du fer, subsiste et qu'il soit florissant » (2). Tel est le grand argument qu'avance Maurras contre la doctrine de la lutte entre les classes. Certes, il reconnaît que la vie dans une entreprise, dans une profession, ne peut être une idylle. Il y aura toujours des conflits sur les salaires ou sur les conditions du travail. Mais une entente est possible à un niveau plus élevé entre l'ouvrier et le patron, qui ont besoin l'un de l'autre, puisqu'ils vivent de la même industrie. Or cette communauté est bien plus forte que l'unité prolétarienne. Celle-ci, pour Maurras, n'est qu'une fiction, malgré tous les efforts des doctrinaires. « Même en France, remarque-t-il, nous avons vu nos métallurgistes reprocher à nos mineurs leur arrogance, leur égoïsme, leur prétention au privilège. A son tour, le mineur français se plaint, non sans aigreur, de ce que, versant ses cotisations à la Caisse nationale des retraites pour la vieillesse, il apporte à la masse beaucoup plus que la masse ne lui rendra » (2). Maurras ne fixe donc pas des devoirs au patron et au prolétaire, il leur montre ce qu'est la réalité des choses et il leur prouve, en fonction de cette réalité, la nécessité de l'union, plutôt que de justifier la paix sociale par des considérations morales, Maurras la fonde sur des faits scientifiques, sur le domaine de l'expérience.

De la même manière, Maurras s'emploie à réfuter les thèses internationalistes du marxisme. Pour lui, la solidarité entre les « prolétaires de tous pays » n'existe que dans l'esprit des idéologues : « L'ouvrier européen profite du progrès économique de sa patrie, comme il bénéficie des maux économiques des patries concurrentes : l'ouvrier du port de Gênes encaisse tout ce que rapportent à son travail le chômage et le jeûne de l'ouvrier du port de Marseille ; le mineur belge avertit le mineur français de n'avoir point à espérer qu'il chômera si l'on fait grève de notre côté de la frontière » (4). Les intérêts divergents entre nations viennent donc détruire l'internationalisme prolétarien. L'ouvrier est lié à son patron comme il l'est à sa nation. Si l'Etat ne protège pas l'industrie nationale, s'il laisse pénétrer le capitalisme étranger, les ouvriers comme les patrons en souffriront. Telles sont pour Maurras les seules réalités qui tiennent. Elles sont pour l'heure négligées par tous et battues en brèche par la démocratie. Il importe donc de rendre ces réalités sensibles, il importe de montrer comment l'instauration d'une nouvelle organisation économique et sociale pourrait intégrer le prolétariat à la cité.

## UN « SOCIALISME ARISTOCRATIQUE »

Mais cette intégration n'est pas une simple absorption. Ce doit être aussi une promotion.

Nous publions cette semaine quelques passages de  
Bertrand Renouvin : L'Action française de

Les passages ci-dessous sont extraits de la « revue sociale » de l'Action française, indispensable à l'Action française et du projet maurrassien.  
Les intertitres sont de la rédaction.

Car en raison des progrès du machinisme, l'importance de la classe ouvrière croît tous les jours. Il faut donc lui donner dans la nation un rang proportionné à son influence. « Cette classe, dit Maurras, fait plus qu'elle ne reçoit, elle donne plus qu'on ne lui rend ; il faut qu'elle grandisse en profits et en dignité, comme grandissent avant elle, à la mesure de leur utilité croissante, les classes qui créèrent autrefois notre Tiers-Etat. Il ne s'agit donc pas d'absorber l'aristocratie ouvrière dans une classe préexistante, mais d'en reconnaître la nouveauté et la légitimité au profit non des hommes et confrères de partis ou des fonctionnaires des centrales syndicales, mais à leur profit à eux, aux travailleurs évolués, aux ouvriers privilégiés » (5).

Cette citation, extraite d'un ouvrage paru après la seconde guerre mondiale, mais qui reprend en la précisant une page de L'Enquête sur la Monarchie (6), permet de comprendre la position maurrassienne vis-à-vis des classes sociales. Cette conception n'est certainement pas « réactionnaire » du moins si on emploie ce mot dans le sens de rétrograde. On ne comprend pas que l'historien Ernst Nolte ait pu écrire que « en toute objectivité scientifique, l'on peut qualifier de réactionnaire une doctrine qui a pour but de faire de nouveau, d'une aristocratie qui a été renversée depuis longtemps et ne joue presque aucun rôle dans la vie politique, l'axe et le "tronc solide" de la direction de l'Etat ». Remarquons que Maurras n'a jamais songé à confier à la Noblesse la direction de l'Etat, ce qui aurait été d'ailleurs contraire à la tradition monarchique française. Mais il n'a pas eu non plus l'intention de restaurer dans ses droits la noblesse d'Ancien Régime. La noblesse, pour l'Action française, est une classe qui est vouée au service de l'Etat et ses droits ne sont jamais que la contrepartie de ses services. Or, les descendants de l'ancienne noblesse se sont pour la plupart réfugiés dans l'oisiveté et n'ont donc aucun privilège à espérer (7).

Par contre, la classe ouvrière qui rend, par suite de l'évolution industrielle, d'immenses services à la nation, est en droit de recevoir des privilèges. Conception qui, remarque Maurras, était celle de l'Ancienne Monarchie qui a reconnu l'importance des gens de loi en créant la noblesse de Robe. L'avenir est donc, conclut Maurras, aux solutions d'un « socialisme aristocratique » (8), qui rendra à la classe ouvrière la place importante qu'elle doit occuper dans la nation.

## GRANDEUR ET MISERE DE LA BOURGEOISIE

On a prétendu que la thèse de l'intégration du prolétariat débouchait logiquement sur l'embourgeoisement généralisé du monde ouvrier. C'est exact si l'on prend le terme bourgeois en son sens strict. Maurras rappelait, en effet,

## la nouvelle ACTION FRANÇAISE

RESTAURATION NATIONALE  
Edité par la S.N.P.F.

17, rue des Petits-Champs - Paris (1<sup>er</sup>)  
Téléphone : 742-21-98

Abonnement un an : 45 F  
Abonnement de soutien : 100 F  
C.C.P. N.A.F. 642-31

Directeur de la Publication :  
Yvan AUMONT

Imprimerie abexpress  
72, rue du château-d'eau paris 10<sup>e</sup>

# Proletariat à la cité

## d renouveau

es « bonnes feuilles » de la thèse de  
ant la question sociale (1899-1944).

d'un exposé de synthèse sur la « doctrine  
le à la compréhension de l'histoire de

M. G.

que « longtemps, fort longtemps, dans les innombrables petites républiques patriciennes qui couvraient l'Europe, de Hambourg à Florence, en passant par Genève, on appelait bourgeoisie ce qui tenait à la cité, ce qui y était adhérent et affilié ; autant dire, en gros, que, seuls, les passants, les simples nomades, n'y étaient pas bourgeois » (9). Tout membre de la cité étant un bourgeois, le prolétaire réintégré dans ce cadre le deviendra naturellement.

Par contre, Maurras n'a jamais prétendu qu'il fallait faire de l'ouvrier un « bourgeois » au sens que l'on donne actuellement à ce mot. Mais cela ne signifie pas chez Maurras un retour inconscient aux théories de la lutte des classes. Certes, il reconnaît qu'une nouvelle élite est en train de surgir du fait des conditions modernes du travail. Mais le fait de lui reconnaître de vastes privilèges ne signifie pas qu'elle doit briser toutes les autres classes, et en particulier la bourgeoisie. Tout en revendiquant fièrement son appartenance à cette classe (10), Maurras ne nie pas ses faiblesses, en particulier celle de la bourgeoisie conservatrice et capitaliste.

Cette dernière, nous dit-il, « réalise un modèle d'aveuglement et d'avarice à peu près sans rival sous la calotte des cieux » (11). Elle reproche à l'ouvrier de vivre uniquement au jour le jour, mais ce reproche s'applique surtout à elle-même : « Jusqu'ici elle n'a vécu que dans le présent. Sa rêverie de l'ordre oublie ce qui le conditionne et le garantit. Elle administre le bien public comme le prolétaire fait de son bien privé. Encore le prolétaire est-il à peu près dans son droit, n'exposant, après tout, que lui-même. Mais la bourgeoisie conservatrice aventure l'avenir social de toute la France » (12). Quant à la protection sociale qu'elle se targue parfois d'assurer, elle se limite à des œuvres de bienfaisance qui ne peuvent apporter qu'un remède temporaire et insuffisant à la question ouvrière. Au total, une classe qui ne cesse de décliner depuis la Révolution française, mais qui pourtant pourrait encore rendre des services : « classe basse, classe lâche, classe impudente à force de timidité extravagante, de cautele et de défiance, classe conservatrice et qui laisse tout saccager, classe incivique, impolitique, et qui semble parfois étrangère dans la cité, classe qui souffrira que la patrie succombe et qui périra avec elle plutôt que de souffrir aujourd'hui quelque gêne et quelque sacrifice ; classe qui, composée de personnes intelligentes, donne en corps le spectacle d'une immense et morne inertie ; mais classe qui, faute de mieux, reste cependant la meilleure et la plus sûre réserve de ce pays, la moins débile et la dernière de ses espérances » (13).

Il n'y a pas pour Maurras de contradiction à voir dans une classe décadente une « réserve et une espérance », car la bourgeoisie peut se réformer, elle peut donner naissance à une élite intellectuelle, du moins si elle abandonne les

idées révolutionnaires, du moins s'il existe un pouvoir politique capable de présider à ces mouvements en les organisant et en les régularisant. Il se peut, cependant, que la bourgeoisie, par mollesse, refuse de se laisser réformer. Tout ne serait pas perdu pour autant : « Si les conservateurs ne veulent plus être sauvés, il faut les laisser à leur destinée. Qu'ils s'abiment si c'est leur tour. La place, l'influence, l'argent même, leur saint argent, ils céderont tout. Comme tant d'autres classes dirigeantes, ils peuvent bien avoir été voués à la consommation mécanique, à la décadence, à la mort. Mais plus cette décadence est fatale, cette mort certaine, plus il importe que leurs successeurs soient préparés à en recueillir l'héritage » (14).

### ARISTOCRATIE OUVRIERE ?

Ces successeurs ce sont les ouvriers, ces contremaîtres, mécaniciens, électriciens et chefs d'équipes (15) membres d'une « classe énergétique (qui) se substitue à la classe dégénérée. Par petits progrès lents ou par une brusque révolution, l'événement est inévitable. On peut donc souhaiter qu'il soit fructueux. Il le sera si les vainqueurs de la bourgeoisie se font des idées nettes sur la manière d'utiliser leur victoire » (16), c'est-à-dire s'ils répudient les principes démocratiques. L'essentiel est d'éviter, dans l'intérêt de la nation, que ce remplacement d'une élite par une autre ne se fasse dans le sang.

Il faut cependant remarquer que chez Maurras, « aristocratie ouvrière » n'est pas synonyme de « pouvoir ouvrier ». « Un grand et vieux pays comme le nôtre, dit-il, ne peut pas être soumis et confié tout entier à une classe de nouveaux venus, si distingués, si énergiques, si pleins

d'avenir semblent-ils » (17). Le quatrième Etat doit avoir dans la nation une place importante, mais il ne constitue qu'un élément d'un ensemble. Il n'est donc pas question de sacrifier à la classe ouvrière ni les ruraux, ni les classes moyennes. Sacrifier ces classes, ce serait en fait détruire tout ce qui représente le souvenir, la tradition, ce serait aboutir à un « mortel désastre », car on détruirait du même coup « les équivalents moraux de ce capital qu'ils nomment infâme et que nous appelons quant à nous divin » (18).

Remplacement ne doit donc pas signifier anéantissement, et ce remplacement doit se faire dans l'ordre car tout désordre entrave le progrès. « Si donc l'on entend par progrès l'amélioration du sort des ouvriers, poursuit Maurras, ils ne peuvent manquer d'être les premiers à souffrir des perturbations apportées au commun capital de notre civilisation et de notre nation. » Là encore, pour Maurras, le problème est d'abord politique. Sans régulateur politique, les mutations sociales se feront dans le chaos. Il faut donc souhaiter la renaissance d'institutions politiques

(Suite page 6.)

- (1) Maurras, A.F.Q., 8 janvier 1910.
- (2) La Politique Naturelle.
- (3) et (4) « Une campagne royaliste au Figaro », 23 novembre 1901.
- (5) Soliloque du prisonnier.
- (6) Voir p. 299, éd. de 1928.
- (7) Voir Léon de Montesquiou : « La Noblesse » (1911).
- (8) Soliloque du prisonnier.
- (9) A.F.Q., 23 mai 1935.
- (10) « On peut couvrir de brocards et d'insultes la bourgeoisie française, elle est ma classe, j'en suis fier. Malgré Flaubert et Baudelaire, je sais fort bien qu'elle ne pense pas basement. » (Votre Bel Aujourd'hui, p. 171.)
- (11) et (12) A.F.Q., 29 avril 1910.
- (13) Soleil, 13 mai 1900.
- (14) Soleil, 24 août 1900.
- (15) Voir l'article « Les bourgeois et les contremaîtres », Soleil, 31 août 1900.
- (16) Soleil, 24 août 1900.
- (17) et (18) Gazette de France, 6-7 mai 1901.

## arsenal juin 1973 (sommaire)

### IDEES

« Les biologistes devant la faillite du réductionnisme » par un jeune philosophe qui dresse avec objectivité le constat d'un échec lourd de conséquences.

### TENDANCE

Jacques Maritain : l'analyse de l'œuvre du grand philosophe catholique récemment disparu.

### ENTRETIEN

Le général Baudoin, secrétaire-général de la « Commission Armées-jeunesse », parle du rôle et de la condition de l'officier dans l'armée d'aujourd'hui.

### LIBRES-PROPOS

Par un spécialiste de la lutte pour la protection de la nature, une étude sur les « nuisances et la pollution » et les moyens d'y faire obstacle.

### CIBLE

Des révoltes qui marquent notre société depuis cinq ans constituent manifestement l'indice d'une crise profonde. Peuvent-elles apporter une quelconque solution ou sont-elles appelées à n'être que des explosions de colère sans lendemain ?

### THEME

Défense nationale une expression qui a fait carrière, une réalité contestée tant dans sa forme que dans son principe. Pourtant de l'analyse de la situation internationale, des bouleversements entraînés par la guerre moderne, de la place de la France dans le monde surgit une idée-force, l'obligation de défense. De même est-il indispensable de décrire, sans passion, la conception actuelle de défense nationale, c'est-à-dire la défense en action. Enfin, l'examen de l'actuel Service national peut amener à prendre position sur la contestation dont il a été récemment l'objet.

# pour une civilisation de la qualité

sachant organiser les transformations en se servant de tout ce qui peut être utile dans la nation, car « ce qui vieillit sert à soutenir ce qui pousse, et le bois mort lui-même fournit les pieux robustes où la vigne naissant appuie ses frêles ceps » (19). C'est ce que la Monarchie avait su faire lors du mouvement communal du XII<sup>e</sup> siècle : « un gouvernement de la classe ouvrière serait aussi perturbateur que l'eût été dans la France féodale du douzième siècle l'institution d'un gouvernement purement communal. Parce que les cadres généraux de la société restèrent purement féodaux, parce que la royauté elle-même reste, de son principe, une institution féodale, les communes naissantes s'adaptèrent aux institutions antérieures, de manière à faire coexister et prospérer pendant de longs siècles deux ou trois systèmes politiques très différents, mais qui se convenaient les uns les autres, se consolidaient les uns par les autres et donnaient à la vie des hommes la commodité, la vigueur et la plénitude que pouvait permettre le temps » (20).

## QU'EST-CE QUE LE TRAVAIL ?

L'Action française ne se fixe pas seulement pour but d'intégrer et de promouvoir une classe sociale particulièrement déshéritée. C'est tout le problème de l'activité humaine qu'elle pose et tente de résoudre.

Le travail apparaît bien évidemment à Maurras comme une effort, une peine, mais il est également source de satisfaction : « Le travail et ses chansons, dit Mistral. Or, dit-il encore, c'est le soleil qui les suscite, autrement dit la haute condition des faveurs qui resplendent sur le malheur humain et lui versent les grâces, les aides, les secours des puissances supérieures » (21). Mais on ne comprend pas grand chose à la question complexe du travail si l'on ne considère que le sujet du travail, c'est-à-dire l'homme, car « le cœur humain est agité de trop de passions, de désirs et de besoins contradictoires. On ne peut expliquer le travail que si l'on considère l'objet du travail, son but, sa fin, et que, sortant de lui-même, se désintéressant, en quelque sorte, de sa peine dans la mesure même où il s'applique plus passionnément à ce qui la motive, l'homme fait bon marché de son temps ou de sa sueur, de sa vie ou de sa mort, pour ne penser qu'au résultat » (22). Et le résultat que cherche à atteindre l'homme c'est de s'éterniser dans son travail, que son œuvre soit matérielle ou spirituelle. C'est, avec l'amour, le

seul moyen dont l'homme dispose pour protester contre la mort et pour la vaincre en partie. Voilà pourquoi l'homme accepte l'effort et la peine : « L'homme ne se sacrifierait pas à l'homme, il ne céderait même pas aux conseils les plus justes et les mieux intentionnés : il peut fort bien céder à l'appel de l'œuvre, se subordonner à elle, et lui consentir les plus dévoués des renoncements » (23).

Si l'homme travaille pour s'éterniser, son œuvre a également pour but de transformer une nature qui lui est souvent hostile : « il a besoin d'humaniser la nature, de la remplir de lui et de la former selon lui, faute de n'avoir trouvé en elle ni le pain, ni le vin, ni les tissus, ni les murailles, ni le toit auxquels aspirait son désir » (24). Ainsi l'homme, depuis toujours, invente et transforme le monde. Ainsi la chaîne continue des efforts humains a constitué une somme de gains que l'on nomme progrès. Certes, le progrès ne forme pas une ligne continue. Il y a des hauts et des bas, et ce n'est pas la courbe ascendante, mais la ligne brisée, qui schématise l'histoire de l'humanité.

## UNE CIVILISATION QUALITATIVE

Mais depuis un siècle, le progrès naturel se développe à un rythme accru. Les hommes désirent accumuler des biens en quantité de plus en plus grande. Faut-il le regretter ? Non, répond Maurras, car « plus on examine ces faits en eux-mêmes, moins on trouve qu'il y ait lieu de leur infliger un blâme quelconque ou de les affecter du moindre coefficient de mélancolie » (25). Ce dont on peut s'inquiéter, c'est de leurs conséquences, qui résultent non du progrès matériel mais du cadre institutionnel et juridique dans lequel celui-ci s'est développé.

Ces conséquences, ce sont d'abord un asservissement de l'homme à la machine, et ensuite un développement purement quantitatif de la production qui fait que le travail humain perd son sens : « Que de fer, que de feu, que d'engins variés et de complexes organes, que d'opérations presque inouïes, surajoutées, que de connaissances disparates amoncelées. Supputons les terres nouvelles, les nations sorties de la nuit, les profondeurs du ciel ouvertes, l'imperceptible appréhendé. L'homme, qui inventait afin de s'associer le monde, est tenu maintenant par les serviteurs nés de lui. Il en est à se demander ce qu'il fera de biens dont il perd le compte. O déesse, voilà l'inquiétude

moderne » (26). Maurras ne pense pas, en effet, que l'abondance des biens soit un facteur de paix. Les biens matériels ont toujours divisé les hommes, et ceux-ci, qui se battaient pour la possession du nécessaire, se battent avec autant de vigueur pour acquérir le superflu. Ce qui est grave aux yeux de Maurras, c'est que, dans la société « quantitative » qu'il voit se développer, l'homme trouvera de moins en moins de satisfactions dans son travail. Autrefois source de joie, il ne sera plus que synonyme de peine. Car il n'y a pas de plaisir à créer des biens dont beaucoup sont voués à une rapide disparition et qui, dès lors, ne peuvent comporter aucune promesse d'éternité. Et il n'y a pas de plaisir pour l'homme à accumuler des masses de plus en plus grandes de biens. Ce que les Grecs avaient compris, les sociétés modernes l'ont oublié : « L'âme chagrine et mécontente qui fit de l'homme l'inventif et industriel animal qui change la face du monde, cette âme de désir, cette âme de labeur, ne sera jamais satisfaite par un nombre quelconque d'œuvres et de travaux, tout nombre pouvant être accru : c'est la qualité et la perfection de son œuvre qui lui donnera le repos, car toute perfection se limite aux points précis qui la définissent et s'évanouit au-delà. Le propre de cette sagesse est de mettre d'accord l'homme avec la nature, sans tarir la nature et sans accabler l'homme. Elle nous enseigne à chercher hors de nous les équivalents d'un rapport qui est en nous, mais qui n'est pas notre simple chimère. Elle excite, mais elle arrête ; elle stimule, mais elle tient en suspens. Source d'exaltation et d'inhibition successive, elle trace aux endroits où l'homme aborde l'univers ces figures fermes et souples qui sont mères communes de la beauté et du bonheur » (27).

Remplacer la barbarie moderne par une civilisation de la qualité qui peut seule redonner au travail humain son véritable sens et au travailleur le bonheur de créer, c'est là un des buts fondamentaux encore que trop souvent méconnu, de Charles Maurras. Encore faut-il pour l'atteindre avoir la connaissance exacte des médiations indispensables.

B. R.

(19) et (20), *Gazette de France*, 6-7 mai 1901.

(21), (22) et (23) A.F.Q., 2 mai -941.

(24) Préface aux « Colloques des morts ».

(25) *L'Avenir de l'Intelligence*.

(26) *Invocation à Minerve*.

(27) *Anthinée*.

## BULLETIN D'ABONNEMENT A LA NAF-HEBDO

*Je souscris un abonnement de six mois (25 frs) un an (normal 45 frs) soutien 100 frs)*  
Nom ..... Prénom .....  
Adresse ..... Profession .....

à retourner 17, rue des petits-champs, 75001 Paris, CCP: NAF 642.31 Paris

# camp n.a.f. 1973

## inscrivez-vous !

« Ouvrez les yeux et fermez la télé ! » Ce slogan et cette invitation que reprenaient par vagues successives des dizaines de milliers de jeunes en mars dernier, nous rappelle combien il est difficile d'échapper à l'aliénation quotidienne que prodigue une société qui ne nous appelle qu'aux olympiades de la bouffe, société du « paraître », société du spectacle dont la N.A.F. n'a cessé de démontrer l'inanité.

### QUOTIDIEN ET CULTURE POLITIQUE

Le combat quotidien ne serait qu'une suite maladroite de tâtonnements qui n'aboutirait qu'à plonger des militants politiques dans un « voyage au bout de la nuit », sans issue, si à l'origine de tout engagement sérieux n'étaient des fondements et une culture politique, apportant rigueur et cohérence aux luttes menées. Maîtrisé, dirigé, le quotidien ne saurait l'être sans au préalable une réflexion approfondie et méthodique qui tienne les passions d'un jour non comme de seules motivations, mais comme de simples incidences.

Etudier les origines de la crise de la jeunesse, suivre l'évolution de la société française depuis dix ans, s'ouvrir sur les questions internationales, analyser les forces en présence, les tentatives de solution et les faux remèdes, voilà l'objectif du camp qui se tiendra en Vendée du vendredi 20 au lundi 30 juillet.

### QUEL ENJEU ?

L'enjeu est immense. Si nous arrivons à donner à la France un « projet de civilisation », nous présenterons au monde un modèle d'équi-

libre attendu par tous. Mais si nous ne prenons pas les moyens de nos fins, nous sommes responsables d'un chaos qui verrait la disparition de tout ce que nous aimons. Connaissant les solutions qui forment l'alternative à une vie de plus en plus absurde, nous n'avons pas le droit de nous dérober.

Adressez rapidement vos demandes d'inscriptions, et pour tout complément d'information à : « Camp 73 », N.A.F., 17, rue des Petits-Champs, 75001 Paris.

Philippe DELAROCHE.

## quelques précisions...

Ce camp royaliste a pour but de donner une formation complète ou de parfaire cette formation pour nos jeunes militants ou sympathisants. Des méthodes variées (cours, cercles d'études, travaux pratiques, lectures critiques) permettent d'en assimiler rapidement les connaissances indispensables tout en conservant à ces neuf jours une ambiance et un tonus inoubliables.

### PROGRAMME DES CONFERENCES

#### 1. La crise du monde contemporain :

- La crise de la jeunesse (Arnaud Fabre).
- Comprendre notre temps : évolution de la société française depuis dix ans - évolution des relations internationales - un monde en mutation - permanences et transformations (Bertrand Renouvin).

#### 2. Notre projet :

- L'anthropologie (Gérard Leclerc).
- Lire Maurras (Gérard Leclerc).
- L'identité nationale (A. Fabre).
- La monarchie et les pouvoirs (A. Fabre).

- L'A.F. dans l'histoire (B. Renouvin).
- La N.A.F. dans le présent et pour le futur (B. Renouvin).

### PROGRAMME DES CERCLES

L'Europe, la décentralisation, la défense nationale, l'école et l'université, l'urbanisme, la croissance, la démocratie.

### TRAVAUX PRATIQUES

Organisation étudiante et lycéenne, comment faire un tract ? l'intervention orale, l'orientation professionnelle des militants, la formation pédagogique.

### RENSEIGNEMENTS PRATIQUES

**Lieu du camp :** le camp se tiendra en Vendée, à quelques kilomètres de Chantonnay.

**Moyens de transport :** descendre en gare de Chantonnay où un service de voitures sera assuré le vendredi 20 juillet.

**Dates du camp :** du vendredi 20 juillet au soir au lundi 30 juillet au matin.

**Prix du camp :** 150 F pour les inscriptions parvenues avant le 10 juillet, 170 F passé cette date.

**Matériel :** les campeurs doivent se munir d'une tente, de matériel de couchage et de couverts. Il n'y aura pas de location de matériel au camp.

### INSCRIPTIONS

Personne ne sera admis s'il n'a fait acte de candidature préalable et si cette candidature n'a pas été acceptée. Bulletin d'inscription et renseignements sont à demander en écrivant au journal.

## la n.a.f. pendant les vacances

### AVIGNON

La section d'Avignon peut recevoir les militants susceptibles d'être dans cette ville pendant le festival pour y faire une propagande N.A.F. du 15 juillet au 10 août.

Un lieu de campement est prévu à 13 km d'Avignon avec vestiaires et douches, mis gratuitement à notre disposition. Machine à écrire et ronéo seront à la disposition des militants. Le séjour de ceux-ci peut être plus ou moins long selon leurs possibilités. Pour tous renseignements s'adresser

à M. J.-J. Boisserolle, N.A.F., 13, rue Noël-Biret, Avignon.

### SESSIONS D'ETE

- Du 14 au 16 juillet en Auvergne, session sur les méthodes d'action politique, la formation des militants et le développement du mouvement.
- Du 28 au 30 juillet, session d'études sur « la stratégie de la conquête de l'Etat » en Bretagne.

- Du 6 au 10 septembre, session philosophie. En Bretagne.
- Du 15 au 16 septembre, session générale des cadres de la N.A.F. : lignes d'action pour 1973-1974, principes et application. Cette session aura lieu en Bretagne.

Toutes ces sessions ne sont destinées qu'à un nombre limité de militants. La Direction générale se réserve le droit de refuser telle ou telle candidature. Toute demande de renseignements complémentaires doit être adressée à la N.A.F. ainsi que les demandes d'inscription.

à propos d'althusser :

# les hommes font-ils l'histoire ?

La vérité c'est que l'histoire est la résultante de phénomènes multiples, de déterminismes complexes, de hasards qui résultent de la rencontre de nécessités diverses, et d'actes volontaires qui agissent sur l'ensemble avec plus ou moins de bonheur.

La dernière brochure de Louis Althusser (1) paraîtra aux bons esprits comme très caractéristique d'une scolastique peu engageante, d'un intérêt fort mince au surplus. J'ai la faiblesse d'avoir pris un peu goût à ces jeux, qui me ramènent sous l'effet de je ne sais quel malin génie aux principes fondamentaux de la philosophie et de la science politiques. Ceci excusera-t-il cela pour mes lecteurs ? C'est l'argument que j'invoque pour me faire pardonner quelques réflexions à propos des débats réservés à des cénacles restreints de la rive gauche.

## UN NOUVEAU MARXISME ?

Cette brochure constitue la réponse de l'auteur de *Pour Marx* à deux articles très critiques parus dans la revue du parti communiste anglais *Marxism Today* sous la plume du philosophe marxiste John Lewis. Pour ce dernier, Althusser a inventé purement et simplement un nouveau marxisme, tout à fait étranger à Marx. C'est un non-sens que d'avoir voulu purger la philosophie marxiste de son humanisme et de la théorie de l'aliénation : pour Marx, en définitive, les hommes ne font-ils pas l'histoire ?

Althusser fait une concession, une seule mais qui fera du bruit dans le Landerneau structuralo-marxiste : il n'a pas dans ses premières études fait les distinctions qui s'imposaient entre la naissance de la science marxiste de l'histoire et celle de la philosophie nouvelle qui constitue le matérialisme dialectique. Ainsi, si la recherche et l'évolution philosophiques du jeune Marx ont permis la naissance de la science de l'histoire, on constate néanmoins ultérieurement des traces d'un humanisme qui aurait dû être répudié. En philosophie, dit-il, rien n'est jamais réglé définitivement : il y a toujours le va et vient des tendances antagonistes, des « retours de flamme », et les plus vieilles philosophies sont toujours prêtes à remonter à l'assaut, déguisées sous des formes nouvelles, même les formes les plus révolutionnaires.

Voilà qui explique bien des choses. Le fait, en particulier, que l'idéalisme et l'humanisme bourgeois aient périodiquement investi l'esprit communiste et singulièrement à la faveur de la déstalinisation, faite au nom de la dénonciation du culte de la personnalité. Comment expliquer, sinon, le cas d'un Roger Garaudy ?

## UNE ASTUCE ADMIRABLE

Cette distinction qui repose tout entière sur la distance, les retards éventuels de la philosophie par rapport à la science historique, est évidemment des plus astucieuses et permet d'expliquer tout ce qui, dans l'œuvre de Marx postérieure à la fameuse « coupure épistémologique », se révèle gênant pour la thèse althussérienne. Ce qui relève encore dans ces textes de l'humanisme, de la théorie de l'aliénation, de l'homme générique, sera mis au compte des retards de la philosophie.

Astuce admirable, mais qui n'impressionnera guère les meilleurs connaisseurs de Marx, un Raymond Aron par exemple. Car il faudrait tout de même savoir en quoi consiste exactement cette fameuse science de l'Histoire considérée

hors des catégories philosophiques qui pourraient nous la cacher. Aron a fort bien montré (2) que les deux seuls exemples de concepts scientifiques (plus-value et totalité structurée) présentés par Althusser n'avaient rien de scientifique au sens où on l'entend aujourd'hui en économie. Althusser peut évidemment récuser ce sens-là. Encore faudrait-il qu'il fasse la preuve du caractère pertinent de sa science. Nous resterons probablement toujours sur notre faim.

Faute de cette démonstration, j'en resterai à ce mot de Raymond Aron qui résume admirablement le projet de Marx dans toute sa force et son ambiguïté inépuisable : « Marx, le jeune Marx ouvertement, le Marx de la maturité en filigrane, s'est posé la question de la condition humaine dans une société que domine la volonté prométhéenne de produire le plus possible, le mieux possible. » Ainsi, l'auteur du *Capital* n'a-t-il eu comme intention fondamentale que de penser philosophiquement l'histoire, que de penser philosophiquement l'économie politique.

C'est ce qu'avait écrit le Père Bigo dans son livre *Marxisme et Humanisme*, il y a plus de vingt ans : « L'analyse de la valeur n'est pas, chez Marx, analyse conceptuelle d'une essence, elle est analyse existentielle d'une situation en développement dialectique, la situation de l'homme dans une économie marchande. » Montrer que l'homme doit redevenir sujet de l'histoire, maître de l'économie, c'est en sorte tout le ressort caché du *Capital*. C'est aussi ce qu'Althusser nié avec la dernière énergie.

La science marxiste de l'histoire substitue selon lui au sujet abstrait idéaliste des catégories nouvelles : ce n'est pas l'homme, ce sont les masses qui font l'histoire, ce n'est pas la volonté de dépassement de l'individu qui crée la marche de l'histoire, mais la lutte des classes. Nul doute qu'écrivant cela il ne reprenne les concepts fondamentaux du matérialisme historique. Ces concepts sont-ils pertinents pour la compréhension des phénomènes historiques ? C'est une tout autre question.

Marx a eu certainement raison de vouloir réagir contre la conception idéaliste bourgeoise de l'histoire, telle qu'elle s'exprimait aussi bien dans la philosophie des lumières en Allemagne, que dans les principes de la révolution française.

Ce sujet défini par une liberté absolue dont on faisait le demiurge, était selon la juste analyse d'Althusser le dieu humain reflet du Dieu créateur de la religion, investi de pouvoirs analogues. Ce sujet constituait une véritable mystification.

Mais je ne suis pas sûr qu'Althusser, en un sens qui n'est pas tout à fait celui de Marx, ne substitue pas à ce sujet mythique, un autre sujet, un autre être fantastique avec le concept de masses. Cela fait moins idéaliste, plus réaliste. Mais c'est aussi mystificateur.

## QU'EST-CE QUE L'HISTOIRE ?

La vérité c'est que l'histoire est la résultante de phénomènes multiples, de déterminismes complexes, de hasards qui résultent de la rencontre de nécessités diverses, et d'actes volontaires qui agissent sur l'ensemble avec plus ou moins de bonheur. Ces actes volontaires émanent non pas de l'Homme générique abstrait, mais d'hommes placés dans des situations extrêmement variées, pouvant peser sur le cours des événements avec des pouvoirs inégaux.

Le matérialisme historique, en faisant de la lutte des classes l'unique clef de la compréhension historique, allait occulter la richesse des événements. Du même coup, il faisait obstacle à la maîtrise de ces événements. Et puis l'anthropologie matérialiste extrêmement courte devait à longue échéance décourager l'initiative, la foi dans l'avenir des hommes. D'où cet aboutissement structuraliste à la Althusser, cette étrange histoire sans hommes.

La leçon vaut d'être retenue. L'histoire ne correspond pas aux rêves idéalistes. Elle n'est pas le fruit d'un pur volontarisme. Elle est l'alliance de la volonté avec des éléments dont elle s'est fait des alliés. C'est bien pourquoi nous pouvons parler de projet de civilisation conforme aux finalités supérieures de l'homme : « Une action, lit-on dans la "Politique naturelle", qui sait faire servir les constructions de la nature à la volonté de l'Esprit confère à ses ouvrages une fermeté surhumaine. »

Gérard LECLERC.

(1) Louis Althusser : *Réponse à John Lewis*, Maspéro.  
(2) Raymond Aron : *D'une sainte famille à l'autre*, N.R.F., Gallimard.

## abonnements de vacances

Lecteurs au numéro, attention ! Pendant les vacances, vous risquez de ne pas trouver la « N.A.F. » en vente dans vos kiosques habituels. Aussi nous vous proposons une formule d'abonnement de vacances : abonnement de trois mois pour la somme de 15 F. Pour profiter de cette offre, il vous suffit d'utiliser le bulletin d'abonnement normal inclus dans ce numéro en y portant la mention abonnement de vacances.

Nous rappelons d'autre part que toute demande de changement d'adresse doit

être accompagnée de la somme de 1,50 F.

Les abonnés dont la bande du journal porte la mention 7/72 ou 7/73 voient leur abonnement arriver prochainement à expiration. Des frais importants de secrétariat et de poste nous seront évités si ces personnes règlent spontanément leur réabonnement sans attendre d'avis de notre part. Nous souhaitons d'autre part que tous ceux qui le peuvent souscrivent un abonnement de soutien de 100 F, participant par là à l'effort général de propagande qui est demandé au mouvement